

J'irai voir ailleurs
si j'y suis



Pauline Brau-Boirie

Pauline Brau-Boirie

J'irai voir ailleurs si
j'y suis

© Pauline Brau-Boirie, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2319-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Tout ce qui est partagé fait du bien.

Rosalie

Le banc est froid et inconfortable. Les bancs d'église sont toujours froids et inconfortables. Vous me direz, ils ne sont pas faits pour se prélasser. L'assise y est étroite, le dossier bien trop avancé et malgré ma petite taille, je ne sais comment placer mes jambes... les pieds par terre ou sur l'agenouilloir ? Tout est fait en ce lieu pour être mal à l'aise et se repentir. Mais le poids qui pèse sur moi aujourd'hui est moins celui du péché que celui de mon cousin, juste à ma droite. Il étreint ma main, ses doigts enlacés dans les miens et toute sa tristesse repose à présent sur mon épaule. Ses un mètre quatre-vingt-cinq et cent dix kilos de muscles se recroquevillent sur eux-mêmes. Il ressemble à un enfant de cinq ans que l'on vient de réprimander (la faute au banc encore). Il essuie ses larmes d'un geste rapide et tourne sa tête vers moi en un sourire compatissant. Je ne peux pas lui dire que tout son corps pèse sur moi, car il pèse bien moins que toutes ces tristesses mélangées. Serai-je capable de surmonter la mienne ? Un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale. C'est bien la seule chose qui me traverse. Depuis trois jours, il n'y a plus rien. Rien dans mon esprit. Quelques pensées fugaces et primaires s'y invitent puis s'en retournent aussi vite qu'elles sont apparues. Le vide. Et cette boîte en bois, pleine. Pleine du corps de mon grand-père. Pleine et fermée, à tout jamais.

Je me contente de lever la tête et de regarder ma mère. Elle est là, elle. À sa place, celle où son père aurait voulu la voir, sur l'estrade de l'église, récitant son texte. Celui qu'elle a écrit. Soigneusement. Respectueusement. Elle l'a répété pendant des heures en marchant dans les deux seules allées du jardin, avec Anna comme témoin. Elle fait ce que l'on attend d'elle, ce qu'il attendait d'elle, elle obtempère en fille exemplaire, elle veut le rendre fier. Sauras-tu un jour que tu n'étais pas que ça à ses yeux ? Sauras-tu un jour qu'une femme forte a le droit de lâcher prise et de pleurer ?

Tu vas l'apprendre à tes dépens, comme nous apprendrons aux nôtres. Mais en

cet instant, je te regarde, toi, ma mère, toi, ce qu'il me reste de lui. Il t'a transmis sa force, son courage, son entêtement parfois, son fond mais sans la forme... Et tu te tiens là, droite et sereine, à réciter des mots pour la forme, belle et forte. Il serait fier de toi ton papa ! Il n'y croirait pas non plus, mais il serait fier. Il aurait revêtu sa plus belle chemise blanche et il te prendrait par la main. Toi aussi, tu es redevenue une enfant. Ton discours est convenu et tes mots résonnent de toute la force qui est la tienne mais ton cœur est ailleurs. Il t'a ramenée dans ce bus qui vous mène à Lourdes tous les deux. Un moment à vous, un moment égoïste, loin des tumultes de la maison et des frères et sœurs. Alors tu profites encore une fois de ce moment, seule avec lui et tu parles, tu parles, tu parles. Il te regarde, il t'écoute. Tu continues ton interminable discours, gesticule, comme pour capturer à jamais ce moment. La dame derrière semble tout à coup beaucoup moins jouasse de ton monologue qui commence à s'éterniser, et dans un élan de fatigue, s'aventure à une réflexion. Oh malheureuse ! Tu ne savais pas où tu mettais les pieds toi ! Aussitôt sa bouche refermée, aussitôt rabrouée. Non, on ne touche pas à sa fille. Quand elle parle, on se tait et on écoute. Il est beau et il est fort, ton prince charmant qui te défend contre les méchants. Ce sera Le souvenir de ton père, gravé à jamais dans ton être. Il n'y aura jamais personne d'autre pour te défendre contre les méchants, il n'y aura jamais d'autre prince charmant.

Tu trouves la force de terminer par un sourire à ton auditoire. Oui, il aurait été fier de toi, encore une fois. Et moi, je me demande ce que je fais là, sur ce putain de banc en bois ! J'ai mal au dos, des fourmis dans les jambes... Ah, il faut se lever, super ! On se lève tous avec quelques secondes de retard sur le reste de l'assistance. Il faut reconnaître que dans la famille, nous ne sommes pas très au point sur les rituels des cérémonies religieuses. Je fais quand même l'effort de réciter le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*, les deux seules prières dont je me souviens et je me signe en terminant par l'*Amen* réglementaire. Heureusement, nous avons deux cousines au fait des pratiques, qui relèvent un peu le niveau. Elles ont été à bonne école. Les autres, soit ils ne savent rien, soit ils n'ont pas envie. Faut dire que Grand-père et les curés, ça faisait deux. Alors personne ne se sent vraiment obligé de faire plaisir à celui qui trône à côté de l'autel. Par contre, nous étions tous d'accord pour rendre un dernier hommage à notre grand-père, et là j'avoue que ça risque de ne pas lui faire plaisir du tout au curé... Un beau final !

En attendant, tout est millimétré. Oui, il faut le savoir, les enterrements, c'est comme les mariages, rien n'est laissé au hasard, sauf la fin dans le cas des

seconds. Tout a été préparé, organisé, étudié, des psaumes et discours qui seraient lus aux morceaux qui seraient écoutés. Ma mère a encore fait le job, accompagnée de sa belle-sœur. Sa sœur aînée Maguy s'était bien proposée, mais là encore nous étions tous d'accord : très mauvaise idée ! Maguy avait hérité de son père une aversion peu dissimulée envers le clergé, mais comme pour à peu près tout avec elle, son sentiment était poussé à son paroxysme. Elle ne comprenait d'ailleurs toujours pas pourquoi il avait été décidé de demander une messe pour son enterrement, un passage rapide au cimetière aurait été suffisant, il allait falloir payer un curé, quelle infamie ! Mais ma grand-mère avait tranché : "on ne va tout de même pas l'enterrer comme un chien". Calme, sobre et efficace. Personne n'avait osé redire quoique ce soit. On n'osait rarement redire quoique ce soit à ce que pouvait dire ma grand-mère. Elle imposait peu son avis et lorsqu'elle eut à le faire, elle le fit toujours avec douceur mais fermeté.

L'incident diplomatique ayant été écarté (Maguy, si tu nous faisais plutôt un taboulé ?), l'organisation de la messe avait été préparée, mis à part le fameux final pour lequel les préposées à l'organisation étaient restées un peu vagues : "les petits-enfants ont préparé un texte qu'ils souhaitent tous lire, avec une chanson pour la sortie du cercueil, mais nous ne savons pas bien encore quoi... C'est en préparation..."

Le texte, nous l'avions. Je l'avais écrit la veille de son décès, quelques heures après que ma mère m'a annoncé, à l'autre bout du monde, que le cancer envahissait maintenant le corps de mon grand-père et que nous ne pouvions plus compter qu'en heures. Anna avait pleuré, beaucoup, longtemps. Qu'avais-je dit à ma fille pour la calmer ? Certainement les banalités d'usage : l'important est de l'avoir connu, qu'il ait fait partie de notre vie, il vivra toujours en nous, dans notre mémoire. Je lui ai aussi dit qu'elle lui ressemblait, qu'elle avait tant de traits de caractère de lui, comme ma mère, sa grand-mère. Cela l'avait rassurée. Elle avait besoin de savoir qu'il ne vivrait pas seulement dans sa mémoire mais aussi dans ses gènes, qu'un peu de lui coulait dans son sang.

Moi aussi, j'avais besoin de savoir qu'il était en moi et qu'il n'en disparaîtrait pas. Alors le soir de cette annonce, j'attendis qu'Anna soit endormie et je décidai de lui écrire. De lui écrire une lettre qu'il ne lirait jamais, je le savais. J'avais l'habitude d'écrire des lettres que les destinataires ne liraient jamais, puisque jamais je ne les envoyais. Mais même si je savais que son destinataire ne lirait jamais celle-ci non plus, je souhaitai qu'elle soit à son image, à notre image. La

maison de mes grands-parents avait toujours été emplie d'amour. De bien d'autres choses aussi : de beaucoup d'enfants déjà et donc de rires, de disputes, de jeux, d'histoires, et d'adultes aussi, de grandes tablées, de discussions enflammées, de bagarres parfois, de pièces trop petites pour tant de personnes mais assez d'amour pour chacun. Il y eut beaucoup dans cette maison, souvent trop, mais ce qu'il n'y eut jamais, sans que personne n'en ressente le besoin furent les mots « je t'aime ». Cela ne fut jamais dit. Tout du moins, la première fois que je l'entendis dans la bouche de mon grand-père, ce fut adressé à ma fille, qui du haut de ses cinq ans, l'enlaçant pour lui dire au revoir, lui glissa à l'oreille : « Je t'aime très fort Papé ». Il nous regarda, les larmes aux yeux, la serra encore plus fort dans ses bras et répondit à son amour : « Moi aussi je t'aime très fort ma chérie ». Il ne cessera de le lui dire et lui redire après cela. Chacune de leur séparation, de leur conversation, se terminerait dorénavant par ses simples mots que nous n'avions jamais entendus dans sa bouche, jamais prononcés entre nous, laisser-aller sentimentaux, élans de mièvrerie qui n'avaient jamais eu leur place. Comme elle déclencha ses mots en lui, elle les déclencherait également en moi et en ma mère et nous nous mettrions bientôt à nous le dire. Mais toujours dans la retenue bien entendu.

J'eus soudain le besoin irrépressible de lui dire tout cela, mais dans la retenue bien entendu. J'eus besoin de lui écrire quelque chose qui nous ressemblait à tous les deux. J'oubliai les emphases, les métaphores, les hyperboles et les oxymores. Je repensai au jour où je lui avais dit que l'une des raisons au choix du prénom de ma fille avait été que celui-ci était un palindrome. « Un quoi ? » m'avait-il rétorqué. « Un palindrome, un mot qui se lit dans les deux sens », lui avais-je expliqué. Il s'était mis à rire : « A quoi ça te sert de le lire de droite à gauche ? Tu es arabe ? » Non, cela ne me servait à rien, tout du moins rien de concret. Les figures de styles ne servent à rien de concret, ni la littérature, ni l'art. Lui, il aimait ce qui servait. Il aimait la simplicité, sa femme, ses enfants, la bonne chère, les gens, les apéros, les engueulades, son jardin. Il aimait la vie, il aimait la vie qui rendait heureux. Pas celle qui faisait réfléchir, pas celle qui se retournait sur le passé. Il aimait ce qui servait, ce qui était utile, ce qui était à son image.

À ces pensées, les mots jaillirent, non pas hors de moi comme un trop-plein à déverser mais bien, pour la première fois, en moi, comme un vide à combler :

Lettre à Grand-père

*Ce matin, j'avais envie...
De construire une cabane
Au fond de mon jardin,
De piquer quelques cigarettes
Et de les y fumer en cachette.
Avec mes amis de boire un apéro,
Au Ricard ou au Pernot,
Puis pour le goûter,
Juste un Saint-Honoré.*

*Ce matin, j'avais envie...
D'une palombière pour aller chasser,
En haut d'un arbre, dans la forêt,
Ramener une ou deux palombes à l'occasion,
Et surtout faire un bon gueuleton.
M'asseoir au bord d'une rivière,
Avec deux ou trois compères,
Pêcher ce que je peux,
Et refaire le monde un petit peu.*

*Ce matin, j'avais envie...
De voler du chocolat dans la nuit,
De regarder la télé jusqu'à minuit,*

*De mettre mon nouveau polo pour faire le potager,
Même si je sais que Rosa va râler.
Planter des tomates à profusion,
Aller faire mes courses à Champion,
Et puis adopter un chien,
Qui comme les autres n'écouterà rien.*

*Ce matin j'avais envie...
De remonter le temps
De redevenir une enfant
Et une dernière fois te faire râler :
T'appeler Papé,
Laisser tout ouvert,
Malgré les courants d'air,
Toucher à tous tes outils,
Jouer avec tes cartes de rami,
Sauter sur les lits.
Piocher dans les plats,
Faire des cabanes sur le toit
Et puis rire aux éclats.*

*Ce matin, j'avais envie...
De remonter le temps Juste une dernière fois
Pour entendre ta voix.*

*Tes jeux de mots et tes citations,
Bien souvent de ton invention,
Et toutes tes fabuleuses histoires,
Sorties de ton incroyable mémoire.
Tes anecdotes sur chacun d'entre nous,
Que jamais tu n'oubliais,
Car même si l'on te rendait fou,
De tout ton être tu nous as aimés.*

*Ce matin, j'avais envie...
De te faire honneur,
De porter une belle robe avec des fleurs.
Mais de ne pas me coiffer et de marcher nu-pieds,
Parce que, ta gitane je veux rester.
De te voir admirer ta femme, si belle,
Car dans tes yeux, il n'y avait qu'elle.
Puis de m'asseoir à l'ombre du tilleul,
Un moment toute seule,
Et observer une dernière fois Pierre et Rosalie,
Veiller encore un petit peu sur nos vies.*

*Ce matin, j'avais envie...
De voir une dernière fois ton sourire
Et puis d'entendre ton rire.*